

Quintana se trouvant, cette année-là, président des *Jeux floraux* de Barcelone, député aux Cortès et, au demeurant, plus ardent félibre que personne dans son pays, que pouvait-on faire devant la situation présente?

Le temps pressait. On ne pouvait laisser Quintana retourner en Catalogne sans son adhésion au statut. Les Provençaux acceptèrent donc, en séance publique, la liste présentée. On commettait une faute, évidemment. Et si « les fêtes de 1878 étouffèrent les justes plaintes que soulevaient ces maladresses », comme dit M. Alb. Savine, elles ne doivent aucunement retomber sur Mistral, comme il le prétend aussi, sur Mistral qui les « aurait laissés commettre dans l'organisation pratique du félibrige par une complaisance outrée aux désirs de ses conseillers et une confiance trop grande dans la sagesse et la science d'autrui. »

On ne sait pas toute la diplomatie qu'il a fallu au *Capoulié* pour faire accepter le félibrige, en Provence d'abord, où tiennent peu de place les considérations du génie, et puis en France et à Paris; pour renouer, enfin, mieux que personne, les vieilles relations catalano-provençales. Que la faute de ce refroidissement retombe plutôt sur les inspireurs du représentant officiel de Barcelone à Avignon, — ce grand poète n'a-t-il pas assez fait pour la cause néo-latine ! — puisqu'il en assumait la responsabilité.

Et, d'ailleurs, le refroidissement en question provient surtout du caractère catalan. S'il y a eu maladresse, c'est bien de la part de ceux qui mettent leur orgueil personnel au-dessus de l'intérêt de la cause. Qui ne sait que le particularisme est la maladie nationale de ces trans-pyrénéens?...

Au lendemain de la séance d'Avignon, le consistoire écrivit à Pelay Briz, qu'à la première vacance, le majoralat lui serait accordé. On semblait heureux, là-bas, d'avoir des motifs de rupture. On rompit. La Catalogne, si fière de ce qu'elle appelle son indépendance, a perdu une seconde fois la bataille de Muret, elle a manqué la plus belle occasion de répandre pacifiquement son influence indiscutée dans la France du Midi; elle s'est écartée ainsi des traditions de son grand Jacques le Conquérant.

Quant à savoir qui a réellement importé l'idée latine dans le félibrige de L. de Berluc-Perussis ou de Ch. de Tourtoulon, je crois l'avoir assez nettement défini pour ne pas justifier le léger reproche que me fait M. Savine sur cette matière.

« M. de Tourtoulon, ai-je dit, avait contribué au rapprochement de la Provence et de la Catalogne en les justifiant par l'histoire. (Histoire de Jacques le conquérant). L'étude de leurs renaissances littéraires l'avait amené, lui et son groupe, à les justifier par la science (Société des Langues romanes). Le félibrige, alors indiscuté et maître du terrain il se trouva un homme pour le mettre en lumière en lui faisant affirmer pour la première fois sa dignité d'idiome vivant. Cet homme était M. de Berluc-Perussis, le grand apôtre de la décentralisation en Provence, qui avait eu l'heureux talent d'attacher le grelot du bilinguisme à l'Académie d'Aix et de provoquer l'idée latine au centenaire de Pétrarque, né d'un déjeuner sur l'herbe projeté à Vaucluse par l'almanach du sonnet. » — L'œuvre de l'un préparant celle de l'autre et arrivant à se confondre avec elle.

Ces deux questions élucidées, il me reste à demander pardon au lecteur et à M. Albert Savine de ces trop longues digressions.

PAUL MARIÉTON.